

Oré, héraut d'un art de rue qui rayonne

C'est LA figure emblématique des streets-artists normands. À 43 ans, le peintre voyageur de Caen continue pourtant de cacher son visage et évoque avec humilité ses créations.

Portrait

Une tête d'animal mystique, des couleurs vives, une réminiscence des *Mystérieuses cités d'or* : vous avez sûrement déjà croisé la gueule ouverte du Quetzalcóatl. Peint sur de petits carrés de bois, le « serpent à plumes » du graffeur Oré s'accroche à de nombreux murs de la ville. Et bien au-delà : selon l'artiste caennais, il y en aurait 1 500 disséminés à travers le monde.

Mais qui est ce plasticien qui veille à ne pas rendre son visage public ? On le retrouve dans une ancienne salle de classe, à l'ex-collège Jacquard devenu la Centrifugeuz, lieu alternatif de création artistique au Chemin-Vert, à Caen, dont il est l'un des fondateurs.

Comme pour un surfeur qui cherche le bon spot

Le « Quetz », comme il l'appelle, est partout. Des morceaux de contreplaqué n'attendent que d'être découpés et colorés. « Il est né de mes séjours au Mexique, le premier remontant à 1998. » Le passionné d'Histoire se fascine pour « cette image centrale de l'art maya et aztèque », recopie d'abord des codex, sortes de manuscrits de cette civilisation. Puis les retravaille à sa façon. Cette tête hybride est devenue son emblème.

Jamais ce gamin originaire d'Évreux n'aurait imaginé connaître une renommée internationale, quand il découvre le graffiti à 14 ans, en plei-

ne vague hip-hop. Ses premiers lettrages sauvages, il les bombe en « autodidacte total ». Son père ne voit pas ça d'un bon œil. Quelques traces lui vaudront des passages au tribunal correctionnel, avec des amendes à la clé.

Il entreprend des études d'histoire-géographie. Mais ne lâche pas la bombe : « Ça m'apportait une sensation de liberté très forte, glisse le Caennais de 43 ans. Comme pour un surfeur qui cherche le bon spot, on veut trouver le bon lieu, bien visible. » Puis découvrir le résultat en plein jour, comme surpris, après une ou plusieurs nuits à peindre. « Tu es vraiment libre, tu crées tes codes. »

Alexis, dit « Le Diamantaire », autre street-artist normand réputé, le cite parmi ses références : « Une matière et une sorte de logo disposées un peu partout : j'ai repris ce principe avec mes diamants. » Il décrit son pote Fabrice comme « quelqu'un de généreux, qui aime partager son art et, par exemple, animer des ateliers avec des enfants ».

Du graff au land-art

Oubliés, les retours méprisants du début : « Oré, c'est pas un artiste. C'est juste un graffeur. » Le plasticien masqué sourit : « Le regard de la société a bien changé, en dix ans. Ça fait sept ou huit ans que je peux en vivre. » S'il a laissé tomber les petits boulots comme assistant d'éducation, il reste humble sur sa « professionnalisation ». Il vend des



Oré est un artiste graffeur de Caen, connu pour son serpent à plumes précolombien : le Quetzalcóatl. | CRÉDIT PHOTO : ANTOINE SOUBIGOU

pièces à 1 500 € ou 2 000 €. Assure des commandes de fresques ou des partenariats avec des institutions, comme récemment avec le musée de Vieux-la-Romaine (Calvados). Mais réalise toujours « un travail spontané dans la rue, ce qui est devenu extrêmement courant dans le street-art : regarde Banksy ou Obey ».

Son regard sur la société reste acéré, comme il l'a prouvé en ciblant les blocs de béton anti-intrusion de la

mairie, début 2018. « À mes débuts, j'étais plutôt catalogué comme le graffeur anarchiste, et c'était plutôt justifié. Le Oré d'aujourd'hui ne peut cantonner sa vision du monde à son aspect social et politique, c'est trop réducteur pour la complexité de l'âme humaine. »

Sur les murs, il laisse ainsi éclore des moments de douceur, comme la série des « Chats pochés », inspirée de son propre matou. Ou des bulles de poésie, à l'image de ses poissons

géants s'élevant sur des façades. Un clin d'œil à ses enfants « qui aiment bien pêcher ». Depuis 2011, Oré s'intéresse également au land-art (art contemporain utilisant le cadre et les matériaux de la nature), après une première installation au pied du mont Olympe, en Grèce, en 2011 : « J'y vais avec mon background de graffeur. Il y a la même sensation de liberté, le même plaisir à créer quelque chose de monumental. »

Le créateur du Quetzalcóatl n'est

pas un artiste qui crache sa fougue sur les pignons. Organisé, il prépare avec minutie ses œuvres, dans son atelier du Chemin-Vert. « J'utilise un peu l'ordinateur pour le montage des projets, la comptabilité, les réseaux sociaux... mais je reste très manuel. »

Des projets à Tokyo et au Nicaragua

Entre les feuilles griffonnées et les morceaux de carton ciselés pour des pochoirs ponctuels, sommeille une large palette de projets : « Je vais peindre sur un hôtel qui me soutient à La Rochelle. Créer une étiquette pour un vigneron du Vacqueyras (Vaucluse). Exposer à Tokyo à la fin de l'année. » Surtout, l'inlassable voyageur a hâte de retourner au Nicaragua, où il s'est rendu en 2016 et 2017.

Le quadra, longiligne comme un trait de pinceau, continue d'avancer discrètement, dans un univers du street-art de plus en plus dans la lumière : il vient de recevoir le soutien de la direction régionale des affaires culturelles et du Département pour une résidence qui lui permettra d'intervenir au musée de Vieux-la-Romaine et dans un collège pendant trois ans.

« Parfois, je trouve ça vertigineux, confie-t-il. Je fais souvent le parallèle avec le punk : quelque chose de sauvage, devenu une mode dans les milieux branchés. »

Laurent NEVEU.



La façade du cinéma Lux à Caen, qu'Oré a peinte avec deux autres artistes.

| CRÉDIT PHOTO : OUEST-FRANCE



Oré, qui est aussi un inlassable voyageur, garde le visage caché.

| CRÉDIT PHOTO : ANTOINE SOUBIGOU



Oré s'illustre aussi par ses poissons géants, sur les murs, comme sous le viaduc de la Cavée, à Caen.

| CRÉDIT PHOTO : ANTOINE SOUBIGOU

Leurs lunettes en coquillages en mettent plein la vue

Avec un laboratoire de la région caennaise spécialisé dans le bioplastique, Friendly frenchy a imaginé des lunettes de soleil « made in France » en coquilles d'huîtres ou de moules.

L'idée

« Pendant un an, on leur a caché qu'on travaillait sur du bioplastique. » Pour parvenir à créer leurs lunettes de soleil en coquillages, Sandrine Guyot et Laurent Pezé, créateurs de la marque Friendly frenchy, n'ont pas annoncé d'emblée la couleur aux artisans du Jura spécialisés dans la fabrication, par injection, de montures de lunettes : « Ils n'étaient pas tous prêts à mettre autre chose que du pétrole dans leurs moules... »

Pourtant, après deux ans de développement, il n'a fallu qu'un mois à des opticiens indépendants du littoral atlantique, pour écouler 80 % des 1 200 paires de lunettes Friendly frenchy livrées fin juin. Avec des prix allant de 80 € à 115 €, « elles sont moins chères que certaines marques classiques », assurent leurs créateurs.

Zéro pétrole

Ce succès a rassuré Sandrine, formée à l'innovation et au développement durable, et Laurent, précédemment directeur artistique dans l'événementiel gourmand. Basés en région parisienne, mais tous deux issus de familles bretonnes et normandes, ils ont créé en 2017 leur marque Friendly frenchy. Elle se situe au croisement « d'un savoir-faire à la française et d'un art de vivre en bord de mer. Avec pour logo, un petit bateau en origami, symbole universel de l'évasion ».

Après une première ligne textile (notamment des tee-shirts fabriqués à Troyes, en collaboration avec les Nantais du label The Freebles), les deux créateurs souhaitaient imaginer



Sandrine Guyot et Laurent Pezé, créateurs de la marque Friendly frenchy.

| CRÉDIT PHOTO : DR

un accessoire de bord de mer, « selon un concept innovant de recyclage, tout en ayant un lien avec la gastronomie ».

Ainsi est née l'idée de lunettes de soleil entièrement « made in France », à base de matières naturelles dans une démarche éco-responsable. « Nous avons mené un premier essai de monture à base d'algues, se souvient Sandrine, mais ce n'était pas satisfaisant. Nous voulions atteindre le zéro pétrole. »

À force de traîner dans les salons de l'innovation, ils ont rencontré un laboratoire de la région caennaise, spécialisé depuis une dizaine d'années dans la fabrication de bioplastiques

(son nom est pour le moment gardé confidentiel) : « Notre idée les a séduits. »

Restait à développer un matériau correspondant au cahier des charges de la lunetterie. Ils ont opté pour un mélange à base de coquilles d'huîtres, de moules et de coquilles Saint-Jacques, le tout lié avec de l'huile végétale. « Il s'agit de déchets professionnels, qui parfois envahissent certaines zones... Nous travaillons actuellement à créer un réseau de partenaires spécialisés dans la collecte de ces produits. »

Pour les verres, Friendly frenchy s'est adressé également à un fabricant français, Dalloz, basé dans l'Ain.

« Même les vis sont françaises. » Grâce à une campagne de financement participatif et un apport de 10 000 à 15 000 €, Sandrine et Laurent ont pu lancer la fabrication de leurs premières lunettes, déclinées en deux modèles (écume et vague), dix-huit coloris et trois types de verres. « Nous travaillons maintenant sur une nouvelle gamme, avec de nouvelles formes. Friendly frenchy étant une marque globale, nous avons plein d'autres idées de produits innovants et éco-responsables... Mais toujours en lien avec le bord de mer et le savoir-faire français ! »

Nathalie LECORNU-BAERT.

Un dragon vivant au parc Biotropica

Les visiteurs du parc zoologique, situé près de Val-de-Reuil (Eure), peuvent découvrir l'unique spécimen de cette espèce en France.

Le parc zoologique Biotropica, situé près de la base de loisirs de Léry-Poses (Eure), compte un nouveau pensionnaire. Depuis quelques jours, un dragon de Komodo a pris ses quartiers au sein de la serre tropicale. Cette espèce est inscrite sur une liste rouge des animaux menacés d'extinction, et donc à protéger. Cet animal est le seul de l'espèce visible en France.

« Il est particulièrement dangereux mais également incroyablement intelligent pour un reptile, précise Laëtitia Lassalle, adjointe du directeur du zoo. Les interactions avec ses soigneurs sont très codifiées : un couloir de travail a été conçu et intégré à l'enclos. Il permet aux soigneurs et à l'animal d'interagir en toute sécurité et de préparer d'éventuels événements : soins médicaux, chargement en vue d'un transport, isolement le temps d'une intervention technique... Le dragon obéit à quelques ordres simples et reçoit sa récompense : un petit morceau de souris, voire un mouton qu'il ingurgite intégralement, os et sabots compris. »

L'accueil de cet animal singulier est le fruit du travail que mène le zoo depuis plusieurs années. « C'est une jolie marque de reconnaissance internationale, confirment les responsables de la serre tropicale. Biotropica s'est vu confier par le plan d'élevage européen ce magnifique mâle dragon de Komodo né il y a six ans au zoo de Barcelone. »

L'accueil de ce prédateur a nécessité un certain nombre d'aménagements. « Pendant six mois de travaux, nous avons fait du sur-mesure pour cette espèce unique et excessi-



Le dragon de Komodo à voir au parc Biotropica.

| CRÉDIT PHOTO : GILLES MOTTEAU

vement fragile, confie François Huyghe, directeur de Biotropica. Nous lui avons construit une serre à l'intérieur de la serre. Nous avons recréé les conditions de chaleur et de sécurité propres à son espèce. »

Avec ses 2 m et ses 25 kg, ce dragon est encore adolescent. Il atteindra bientôt les 3 m et les 70 kg. Son appétit augmentera en même temps que sa prise de poids et de centimètres.

Cette espèce ne se trouve à l'état sauvage que sur une poignée d'îles minuscules en Indonésie. L'animal y chasse cerfs, cochons sauvages, buffles... et dragons plus petits. En présentant cette espèce au public, Biotropica s'engage aussi dans le financement du Parc national de Komodo, qui œuvre à la protection des dragons sauvages.

Gilles MOTTEAU.